REVUE
DES
DEUX MONDES

FRANÇOIS BULOZ, FONDATEUR

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME ANNÉE

1er JUILLET 1929

L'ESCALIER DANS L'AZUR. — *Derniere partie.*	ANDRÉ LAMANDE. . . .	5
LA GÉNÉRATION PRÉSENTE EN ITALIE.	UGO OJETTI.	45
TROIS DINERS AVEC GAMBETTA. — *RÉCIT PUBLIÉ PAR M. DANIEL HALÉVY.*	LUDOVIC HALÉVY. . . .	67
DEUX ANNÉES A BERLIN (1912-1914). — *L'HOSTILITÉ CONTRE LA FRANCE*	Bon BEYENS.	92
LES SOUVENIRS DE VIENNET.	PIERRE JOURDA	123
LES ROMANTIQUES JUGES PAR UN CLASSIQUE.	VIENNET	126
CHOSES VUES A MOSCOU	VIATOR	154
NOS FINANCES PENDANT LA GUERRE.	F. FRANÇOIS-MARSAL. . *de l'Institut*	162
L'ÉTAT ACTUEL ET L'AVENIR DE NOS ROUTES.	EDMOND MARCOTTE. .	173
POÉSIES	MAURICE LEVAILLANT.	194
QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — *LES ULTRA-SONS.*	FRANÇOIS CANAC. . . .	202
REVUE LITTÉRAIRE. — *ROUSSEAU ROMANCIER.*	VICTOR GIRAUD	215
POUR LE JUBILÉ DE M. RENÉ BAZIN. .	PAUL BOURGET . . . . *de l'Académie française.*	227
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE.*	RENÉ PINON.	231

LE NUMÉRO — 240 PAGES — 6 francs

PARIS — 15, rue de l'Université

TROIS DINERS AVEC GAMBETTA

Je vais me servir ici de quelques cahiers sur lesquels mon père avait coutume de noter, presque chaque soir, les conversations auxquelles il avait été mêlé, les scènes qu'il avait observées, les mots qu'il avait entendus. Ces cahiers constitueraient un précieux document, et mériteraient tout à fait d'être publiés, si mon père, par un scrupule de délicatesse qui n'étonnera pas ceux qui l'ont connu, ne les avait, dans les dernières années de sa vie, impitoyablement taillades et raturés. Il ne nous reste entre les mains que des débris, mais dans ces débris même, des morceaux intéressants, notamment ces dîners avec Gambetta que je vais reproduire ici.

De ces trois dîners, le plus curieux est le deuxième; les trois forment un ensemble et il convient de les donner tous. Je les compléterai par quelques lignes ou fragments qui éclairent assez bien les derniers temps de la vie de Gambetta, son apothéose, sa défaite, sa fin.

C'est, je pense, dans les coulisses des théâtres des boulevards que mon père avait connu le jeune Gambetta. Laissant les cafés de la rive gauche, il y venait volontiers et souvent. Il y était fêté, aimé; il le fut partout et toujours.

Mais mon père n'était pas seulement un homme de théâtre. Secrétaire-rédacteur au Corps législatif, secrétaire particulier et intime du très puissant et très charmant duc de Morny, alors président du Corps législatif, il était chez lui au Palais-Bourbon comme aux Variétés, et c'est à lui que souvent s'adressait Gambetta, quand il voulait assister à quelque séance. Mon père, pour qu'il fût bien placé, le recommandait à Morny même. Gambetta était dès lors célèbre sur les deux rives, étant de ceux

qui naissent princes, prince de la parole, prince de la jeunesse. Morny, qui ne le connaissait que de renom, désira le voir. La séance étant ouverte, il appela mon père près du fauteuil présidentiel : « Où est Gambetta? Montrez-le moi. » Mon père lui désigna le rang, la place, et Morny, prenant sa lorgnette, dévisagea attentivement le tumultueux jeune homme qui, si peu d'années plus tard, renverserait l'Empire, occuperait son fauteuil même.

Après la guerre de 1870, et pendant une dizaine d'années, mon père n'eut plus l'occasion de rencontrer Gambetta qui, absorbé par les grandes affaires, vivait entouré d'amis politiques. C'est seulement en 1879 que mon père le rencontra de nouveau et à plusieurs reprises. Peut-être n'est-ce pas là tout à fait un effet du hasard. Gambetta, à cet instant de sa vie, s'apprêtait à prendre en mains le gouvernement de la France, et il lui convenait de se rapprocher de tels éléments de la société qui n'étaient pas de son parti même.

DANIEL HALÉVY.

I. — CHEZ EUGÈNE YUNG

Voici donc le premier dîner.

Février 1881.

DINÉ chez M. Yung (1) avec M. et Mme Alphonse Daudet, Francisque Sarcey, Coppée, Reinach, etc., et Gambetta.

Je n'étais pas préparé à un tel honneur... J'avais à peine revu Gambetta depuis nos relations d'il y a quinze ans à la Chambre. Nous avons hier soir longuement causé. Il a été charmant, a beaucoup parlé de sa *politique scientifique*. Plus rien n'est livré au hasard, on marche d'un pas certain sur un terrain solide, on gouverne d'après les calculs des probabilités... Les résultats sont, en quelque sorte, mathématiques. Il scande ce mot *ma-thé-ma-ti-ques*, et le répète deux fois, — *ma-thé-ma-ti-ques*, — avec un geste qui en coupe les tranches en parties égales comme de la galette. Un homme très distingué dînait avec nous, M. Ordinaire, rédacteur en chef de *la Petite République*, député, ancien élève de l'École normale, camarade de Challemel-

(1) Eugène Yung était le directeur de la *Revue politique et littéraire*, qui aujourd'hui existe encore, connue sous le titre que l'usage lui donna et qu'elle dut accepter, la *Revue bleue*.

Lacour. Il *s'emballe* un peu, se met à parler de la *poésie* du suffrage universel, de l'horizon de justice indéfinie ouvert à tous aujourd'hui. Alphonse Daudet de *s'emballer* à la suite de M. Ordinaire, et de se mettre à célébrer le grand poète qui était en Gambetta... Il ajouta d'ailleurs : « Tous les grands politiques sont de grands poètes... — En tout cas, répliquai-je, tous les grands poètes ne sont pas de grands politiques. Voyez Hugo et Lamartine... » Gambetta ne relève pas le nom de Victor Hugo, il relève le nom de Lamartine : « C'était un esprit politique. » Je me récriai : « Comment, voyez, en 1848, quelle situation, et ce qu'il en a fait! Il était au pinacle le 24 février, et quelques mois après, plus rien... — Lamartine au gouvernement, oui, vous avez raison; mais Lamartine dans l'opposition, admirable et prophétique... Il a prédit le Siège et la Commune, et Paris bombardé par les forts construits pour sa défense. Il a annoncé le suffrage universel. Il a vu clair dans les périls futurs de la question d'Orient... »

La conversation prit un tour littéraire sur Hugo. « Que de fatras! dit Gambetta... Il faut généralement enjamber huit à dix vers obscurs ou fous pour arriver à un vers admirable. » Il a excepté *la Légende des Siècles*, mise par lui au premier rang, et surtout la partie biblique.

Très classique. Grand admirateur de Diderot... Daudet a parlé avec légèreté des romans de Voltaire : Gambetta a bondi. Il a récité des passages de *Candide*, parlé de *la Religieuse*, du rôle de Diderot : « Le vrai chef du mouvement qui entraîne le siècle vers les choses réelles... On commence à voir que le romantisme n'a été qu'un accident. Zola sur ce point a raison. » Daudet, pas du tout naturaliste, vexé d'être enrôlé dans cette bande dont Zola s'est déclaré le chef. Daudet et sa femme affectent grand enthousiasme pour les Goncourt. Francisque Sarcey et moi, très vivement, avons protesté, déclaré que ces messieurs ne méritaient aucunement le tapage qui se fait autour de leurs noms... Gambetta très admirateur de Chateaubriand, des *Mémoires d'Outre-Tombe*, cela va sans dire, mais aussi et plus encore de ses *Études sur la Religion*. Moi très humilié, je n'ai pas lu ça. Gambetta m'a dit d'aller à la bibliothèque de la Sorbonne, au fonds Victor Cousin. Il y a là un exemplaire extraordinaire, annoté par Cousin et par Sainte-Beuve. J'irai.

(Mon père était bien bon de se laisser humilier. Quoique très fin, il se laissait jouer et dominer par la faconde de Gambetta. Je ne sais s'il a été à la bibliothèque de la Sorbonne, et consulté le fonds Victor Cousin. J'ai pris cette peine, et je n'ai rien trouvé. D'abord, les *Études sur la Religion* n'existent pas. Cet ouvrage, que Gambetta préférait aux *Mémoires d'Outre-Tombe* mêmes, est tout de son invention. Ensuite, aucun exemplaire de Chateaubriand, annoté par Cousin et Sainte-Beuve, n'existe à la Sorbonne. Quelque souvenir imprécis aura traversé l'esprit de Gambetta, et, le vent de Cahors ayant soufflé là-dessus, tous les convives restèrent émerveillés par l'érudition du grand homme.)

En somme, il est agréable de voir la France gouvernée par un homme qui n'est pas bête et qui a si parfaitement le goût et le sens des choses littéraires et des choses d'art, qui sait ce que c'est que Diderot. La France n'était pas habituée à cela.

Grandes illusions, je crois, sur le suffrage universel, qui est pour tous les gouvernements. J'en suis, moi, du suffrage universel, et mon opinion est, au bout du compte, sous la République, à peu près ce qu'elle était sous l'Empire. Bien que fort peu bonapartiste, je souhaitais de voir durer ce pitoyable gouvernement. Je me disais : « Faites que cela dure, car si cela ne dure pas, cela finira bien mal. » Et cela n'a pas manqué... De même aujourd'hui, je ne suis républicain ni de la veille ni du lendemain ; je suis un républicain de résignation... Elle m'inquiète énormément, la République ; mais enfin je répète dans les mêmes termes ma prière de l'Empire : « Que cela dure, car, si cela ne dure pas, cela finira bien mal, et plus mal même que l'Empire, car il n'y aura pas même la ressource de la République à mettre à la place de la République. »

Gambetta a été plus qu'aimable avec moi, évoquant des souvenirs d'il y a quinze ans, quand je lui faisais avoir des billets pour les séances de la Chambre, quand nous nous en allions, ensemble, après les séances, le long des quais... Et chose singulière, ces souvenirs se retrouvent dans la chronique de *l'Univers illustré*, contés par moi il y a huit jours.

Gambetta parle de la Chambre actuelle avec un mépris évident. Le scrutin de liste : il veut le scrutin de liste ; il donnera des députés d'une qualité supérieure... Gambetta a parlé avec un véritable enthousiasme de l'Assemblée nationale réac-

tionnaire de 1871 ; il en parlait en artiste ; il y avait plaisir à parler devant cette Chambre-là ; l'instrument était sensible ; l'Assemblée nationale était pleine de gens intelligents et cultivés de tous les partis. Il vaut mieux avoir affaire à des ennemis intelligents qu'à des amis stupides. C'était l'orateur qui parlait, qui se rappelait les luttes d'autrefois. Convaincre et vaincre une Assemblée résistante, voilà le plaisir. C'est monter un cheval difficile, mais vigoureux et généreux. La Chambre actuelle, qui lui appartient cependant, lui paraît plate et basse. Le fait est qu'il n'y a guère que lui, Gambetta, dans cette Chambre. Il devrait en être heureux. Il en est mécontent. Et ce mécontentement lui fait honneur. Les ennemis secouent, échauffent, animent, irritent, vous donnent du mouvement et de l'éloquence.

***

Gambetta se trouvait alors à un moment grave de son existence politique. Président de la Chambre depuis février 1879, il dominait les partis, les ministères, l'Élysée même, par une sorte de prestige qui ne pouvait avoir une durée indéfinie. Il lui fallait enfin se montrer, agir à découvert. Les chefs républicains (un Grévy, un Ferry, un Clemenceau) le sentaient, et déjà montraient leur inquiétude. Les partisans d'un régime d'autorité, eux aussi surveillant l'événement, commençaient à s'intéresser à l'avenir de Gambetta, et préparaient leur ralliement.

Voici une note qui est de mars 1881 :

Le soir, dîner chez Calmann-Lévy avec Renan et Octave Feuillet. Feuillet a beaucoup parlé. Il est en train de passer à Gambetta, ainsi que les neuf dixièmes des bonapartistes. Ils veulent un maître, ils ne voient d'autre despote possible que Gambetta, va donc pour Gambetta. Pas républicain, *gambettiste* : c'était le mot de Déroulède, c'est le mot de Feuillet : « Je n'ai plus besoin que d'une vingtaine d'années de despotisme, disait-il, si Gambetta me les donne, tant mieux. »

Gambetta, découvrant ses projets, donne à ses campagnes un tour ardent. Les élections sont imminentes : il veut dominer ces élections, déterminer une sorte de plébiscite. Les élections se faisaient alors, comme aujourd'hui, arrondissement par arrondisse-

ment; Gambetta veut leur donner une base élargie, et la base du scrutin de liste. Sans doute, il compte sur son nom pour entraîner les listes que présenteront ses partisans, et les faire nommer.

Voici encore une note, qui est du mois de mars :

La querelle scrutin de liste et scrutin d'arrondissement tourne à l'aigu. M. Grévy commence à montrer les dents, ne veut pas se laisser faire. Gambetta va reprendre vis-à-vis de Grévy l'ancienne formule qui lui a servi contre Mac-Mahon : *se soumettre ou se démettre.*

Nouvel aspect, nouvelle complication des événements : le gouvernement rompt avec le Bey de Tunis, et décide une expédition militaire, dont Gambetta surveille avec passion les préparatifs.

Mais il a d'autres préoccupations encore, moins politiques que mondaines. Avril 1881 :

Suite de déjeuners et de dîners réactionnaires de Gambetta. Cela dure depuis une vingtaine de jours, et personne ne s'en doute. Personne. Quel cri jetterait la presse intransigeante si elle apprenait que Gambetta a déjeuné il y a une vingtaine de jours chez M. de Breteuil avec le prince de Galles, le duc de la Trémoïlle, le marquis du Lau, etc., etc.; qu'il a déjeuné il y a une dizaine de jours chez M. O'Connor, avec le marquis de Galliffet, La Trémoïlle, du Lau et une dizaine de légitimistes, tous comtes ou marquis; qu'il dîne, samedi prochain, après-demain, chez du Lau avec une dizaine d'affreux réactionnaires dont Alphonse de Rothschild!

C'est à ce dîner que mon père va être invité, et dont il va nous dire l'allure et les propos.

Je me trouve ici en présence d'un ensemble d'écrits qui rend assez difficile l'établissement du texte. D'abord, il y a des notes cursives, sans doute prises au lendemain, peut-être au soir et au sortir même du dîner; ensuite de courtes notes, ajoutées les jours suivants pour fixer quelques traits qui d'abord avaient échappé; enfin, une rédaction écrite pour être donnée, en souvenir du dîner, à du Lau qui l'avait offert. Une édition scientifique comporterait les notes cursives, les addenda, la rédaction. Mais il ne s'agit pas ici d'édition scientifique; je donnerai donc la rédaction, et, au bas des pages, les additions qui paraîtront utiles. Voici la rédaction :

II. — CHEZ LE MARQUIS DU LAU

1er mai 1881.

Du Lau avant-hier m'avait écrit : « Venez dîner demain en assez amusante compagnie pour un philosophe », et j'arrive hier à sept heures et demie, rue des Petits-Champs, légèrement intrigué par la forme mystérieuse de l'invitation.

J'arrive le premier. Du Lau me dit : « Vous allez dîner avec Galliffet, Breteuil, d'Arenberg, Kerjégu, Alphonse de Rothschild... et... et... Gambetta!!! » En effet, les voilà tous (1), et voilà, causant amicalement un peu à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre, deux souverains, Gambetta, le maître actuel de la France, et Rothschild... Puis, conversation générale... Gambetta dans la journée est allé au Salon. Il parle avec enthousiasme du tableau de Baudry, *le Règne de la Loi*. Puis se lance dans un grand discours sur Ingres et Delacroix. Pour Ingres contre Delacroix... Et très ardent, très violent : « Delacroix, un coloriste, un décorateur, voilà tout... Tandis que Ingres! Ingres! » Très jolie tirade, comme il parle bien! Il s'applique d'ailleurs, et il s'appliquera toute la soirée. Il est évident qu'il y met de la coquetterie et veut briller.

Éloquent sur le portrait de Bertin par Ingres : « Ce n'est pas un portrait, dit-il, c'est de l'histoire, c'est l'image de la bourgeoisie triomphante, devenant maîtresse de ce siècle et du monde. »

On dîne, on a fait à Gambetta *son* macaroni, — très épais.

— C'est une base, dit-il, c'est une base...

Il dit cela très drôlement, avec son accent. Que de choses d'ailleurs, dans sa conversation, prennent de la valeur grâce à l'accent.

La Tunisie! Les Kroumirs! Gambetta, à propos de Grévy, commence à s'abandonner, à se détendre.

— Il y a des dépêches ce soir, et très curieuses, très inat-

(1) Ici, dans les notes cursives : « Du Lau m'annonce que je vais dîner avec Gambetta. Cinq minutes après, arrive Gambetta le premier. Évidente satisfaction de me trouver là. Puis arrivent le général de Galliffet, le prince d'Arenberg et le baron de Breteuil, députés de la droite, le baron de Kerjegu, secrétaire d'ambassade, et enfin Alphonse de Rothschild. Il aborde Gambetta, très affectueusement; ils s'écartent, causent quelques minutes ensemble. »

tendues; on ne trouve pas de Kroumirs. Si l'on n'en trouvait pas! s'il n'y en avait pas!... Grévy, prodigieux! Il ne sait pas du tout ce que c'est que la Tunisie... Tout d'ailleurs lui est indifférent. Il ne sait rien, ne fait rien, ne pense qu'à faire des économies... Quand il quittera le pouvoir, son emploi est tout trouvé... on le nommera Grand Économe de France... et Albert Grévy! Albert Grévy!...

Là-dessus, deux récits charmants du prince d'Arenberg... Comment il a été validé... Albert Grévy enchanté de dire: *Mon prince, mon cher prince...* Et l'histoire de Journault en Algérie! Journault organisant une expédition, faisant partir des troupes: *Ce que je ne fais pas moi-même, mon cher prince.* Ce bourgeois se délectant de ce *mon cher prince,* en ayant plein la bouche... Très vrai, et très délicatement conté (1).

On a enterré Émile de Girardin dans la journée; Gambetta y était. On parle de Girardin, avec un peu d'hésitation d'abord, on ne sait trop ce que Gambetta va en dire. Mais il nous met bien vite à l'aise en lâchant ce mot: *C'était un forban. Près de lui, Genty est un ange.* Et il nous explique, avec beaucoup d'entrain, que Girardin n'a jamais été qu'un spéculateur, un agioteur, un tripoteur en politique comme en toutes choses.

On sort de table à neuf heures, — et alors, de neuf heures

(1) Les notes cursives sont ici beaucoup plus développées. « Très spirituel, Breteuil et d'Arenberg... Des gens du monde pas bêtes, cela étonne au premier abord... Albert Grévy: là, épiques les récits de d'Arenberg. C'est lui, dit-il, qui m'a fait valider. J'allais être invalidé, comme la plupart de mes collègues de la droite... Albert Grévy est président du bureau chargé d'examiner son élection... D'Arenberg va le trouver... Le prince d'Arenberg! « Mon cher prince, nous sommes du même pays... » Et il rappelle des souvenirs d'enfance: « Quand j'étais tout petit, à Mont-sous-Vaudrey, fils de petits bourgeois, je voyais souvent passer dans les bois, les cerfs, les sangliers poursuivis par la meute, l'équipage, les valets à livrée éclatante du *prince votre père.* Oui, je me souviens... J'étais là, appuyé contre un arbre. J'entends encore le son des cors dans la forêt. Mon cher prince, je fais mon affaire de votre validation. » Et il fut validé... Le plaisir de protéger *notre prince!...* C'est du Labiche et du bon. Cela aussi: il y a deux ans, Albert Grévy prend pour secrétaire général un nommé Journault, député. Six mois après il le fait révoquer. Le prince d'Arenberg dit à Albert Grévy: « Eh bien! cela n'a pas marché avec Journault. Qu'est-ce qui s'est passé? — Ah! mon cher prince.. figurez-vous... Là-bas, *mon cher prince,* quand j'ai à prendre quelque décision sur une question militaire, à organiser quelque expédition, jamais je ne fais rien, *mon cher prince,* sans en parler au général Saussier. Je me ferais un scrupule, *mon cher prince,* d'agir autrement. Eh bien! là bas, à Alger, pendant mon absence, Journault a organisé des expéditions, de lui-même, *mon cher prince,* tout seul... *Ce que je ne fais pas moi-même, mon cher prince...*

à une heure du matin, pendant quatre heures, sans désemparer, là, tous les huit, nous bavardons (1), ou plutôt nous écoutons causer Gambetta. Il a été délicieux. Il ne déclame ni ne pérore, et bien que portant, presque à lui seul, tout le poids de la conversation. Il cause avec infiniment d'esprit, de grâce et d'éloquence enjouée. Il s'applique, d'ailleurs, je le répète, et à bien parler, et à bien se tenir.

A ce dîner, chez Yung, il y a trois mois, quelle différence! Il y avait des femmes cependant, Mme Juliette Lamber, Mme Yung, et Gambetta était venu en redingote et pas peigné du tout. Puis, après le dîner, s'était vautré sur un canapé, tout à fait débraillé. — Hier, chez du Lau, absolument correct : cravate blanche, habit noir, sortant aussi frais que possible des mains de son perruquier, ne se vautrant pas. Deux ou trois fois cependant, il fut sur le point de s'abandonner, il glissait sur le canapé!... Ça y était... Il allait se vautrer, mais brusquement, comme par un ressort, il se redressait, reprenant une attitude convenable et perpendiculaire. Il se disait évidemment : « Oh! oh! attention! je ne suis pas ici dans mon monde! »

Il était ravi de ne pas être dans son monde, dans le monde où l'on se vautre, d'être là côte à côte sur ce canapé avec Alphonse de Rothschild, *famillionnairement*, comme disait Henri Heine.

Il parlait, parlait, parlait de tout, avec une admirable fertilité.

De la Russie. Perdue, disait-il, menacée d'une jacquerie, le nouveau Tsar sera assassiné. Ils sont fous, ils ne font rien, ni dans un sens, ni dans un autre. Il y avait deux partis à prendre : ou bien des concessions franches, hardies, octroyées par ukase..., ou bien répression à outrance, noyer la Russie *dans le sang* (*sic*). Et cette dernière phrase était débitée avec une extrême énergie (2).

(1) J'introduis ici une anecdote que la rédaction a laissé tomber : « Sur la pièce de Pailleron, tous unanimes, la pièce est charmante. Galliffet n'a pas vu *le Monde où l'on s'ennuie*. Coquelin lui avait écrit pour lui envoyer une place. Il était retenu à Tours pour des troupes à expédier en Algérie. Il a répondu à Coquelin : « Mon cher ami, pas moyen. Je fais partir des troupes. Hélas! la guerre et ne pas en être! Être parmi les *emballeurs*, pas parmi les *emballés*. »

(2) Note cursive. — Quand je remettrai au net mes notes sur le dîner Gambetta, bien appuyer sur le discours russe... Noyer la Russie dans le sang, etc., etc. Il a été très éloquent sur ce point. Tableau curieux. Ils passent leur temps à

L'expédition de Tunisie. Gambetta la blâme. Il voulait une démonstration navale, cinq cuirassés devant Tunis, cinq compagnies de débarquement, et dire nettement au Bey : « Acceptez le protectorat ou filez. C'était l'affaire de vingt-quatre heures. » Il cédait et *l'Europe aurait fait un nez* (*sic*). Je crois qu'il aurait bien voulu rattraper cette phrase à peine lâchée. Ce n'était pas la langue de Talleyrand.

Très irrité contre Barthélemy Saint-Hilaire et contre son sous-secrétaire d'État, Horace de Choiseul. *Il ne les voit jamais.* Il ne sait rien de ce qui se passe aux Affaires étrangères, n'est tenu au courant de rien. Il a une peur affreuse de Barthélemy : il fera, dit-il, d'horribles bêtises. On sait que Gambetta n'est pas consolé de l'affaire de Grèce manquée, de ce qu'il appelle la reculade. Il aimait mieux l'intervention en Grèce que l'intervention en Tunisie, et tout prendre et tout garder... C'est un détestable éparpillement de nos forces. Il dit clairement que le général Farre est son commis, que le ministère de la Guerre est dans sa main. Il n'approuvait pas l'expédition de Tunisie, mais enfin, une fois l'expédition décidée, c'est lui qui l'a organisée, qui a désigné les généraux, fait partir tel ou tel officier. L'armée, c'est lui, c'est son affaire, c'est sa chose. En somme, il ne pense qu'à la guerre, il ne voit qu'un homme en Europe, et qu'un ennemi, Bismarck. Ailleurs, rien... Si !... Il voit encore un autre homme, lui, Gambetta, en France. Et c'est tout. Entre ces deux colosses, le choc est inévitable. Voilà l'opinion de Gambetta.

Parlé des hommes d'État de l'Italie : Depretis et Sella, seuls capables. Et là, le monologue se change en duo... Alphonse de Rothschild se met à parler et à parler très bien, très bien, des hommes d'État italiens et anglais. Gambetta écoute avec une attention mêlée d'étonnement : il ne soupçonnait pas chez Alphonse de Rothschild une intelligence si vive et si haute. A eux deux, ils passent en revue Depretis, Cairoli, Sella, Disraëli, Gladstone, Crispi, Hartington, Granville.

Prises çà et là quelques phrases textuelles de Gambetta :

creuser des tranchées de huit mètres autour des résidences impériales, autour des palais des grands fonctionnaires. L'Empereur se sauve de Saint-Petersbourg en secret comme un voleur. On révoque d'un coup quatre mille fonctionnaires et employés au lendemain de l'attentat. Ils sont aujourd'hui tous rentrés en fonction. C'est un affolement général. »

— Crispi hait la France.

— Gladstone me déteste.

— J'étais au mieux avec Disraëli.

— Le roi d'Italie n'est pas très intelligent, mais il a une grande qualité chez un souverain parlementaire: *il ne tient à personne.*

— Cairoli, honnête homme, mais nul. Tenez, c'est Garnier-Pagès.

Au 24 mai, Gambetta avait prévu l'avènement de Mac-Mahon. Changarnier se tenait prêt. « J'étais, dit Gambetta, au mieux avec Changarnier; je lui disais : « Vous savez, ce ne sera pas vous, ce sera Mac-Mahon ». Il me répondait : « Ce n'est pas possible. — Ce sera lui, ce sera lui ». Et ce fut lui. » D'ailleurs, il aurait, lui Gambetta, gardé (*sic*) très volontiers Mac-Mahon. Cela aurait mieux valu que Grévy. « On lui aurait demandé très peu de chose, à Mac-Mahon... » On sent que Gambetta regrette Mac-Mahon qui aurait fini naturellement en 1880, tandis que Grévy en a encore pour cinq ans à faire des économies et à tenir la place.

« Le 16 mai, dit Gambetta, n'a pas été un coup d'État, mais un coup de tête... Le duc de Broglie, Fourtou et les autres, n'ont pas voulu lâcher Mac-Mahon et l'ont suivi courageusement, bien que sentant la partie mal engagée, perdue d'avance. C'était bien eux qui avaient chargé le canon, mais il est parti trop tôt, de lui-même, tout seul, sans être encore au point. »

Sur Henri IV, merveilleuse petite improvisation de Gambetta. Il a dû parler une bonne demi-heure. Henri IV est sa grande admiration. C'est lui qui a *fait la France*, et tout ce qu'il n'a pas eu le temps de faire, il l'a indiqué. Richelieu n'a eu qu'à exécuter. Rien, dans l'histoire, de comparable à Henri IV. Et ses lettres !... Il en récite des passages. Il parle des portraits de Henri IV, il le connaît à fond, il l'aime, il l'adore. Tout cela a été charmant.

Et charmant aussi sur Talleyrand... Éloge enthousiaste de Talleyrand et de Louis XVIII (1). « Après Henri IV, dit-il, *le plus grand roi de France, non pas seulement le plus spirituel,*

(1) Note cursive. — « Appuyer sur les grandes admirations de ce républicain. Est-ce Mirabeau? Est-ce Danton? Est-ce Washington? Non. C'est Henri IV et Louis XVIII. Et après, Talleyrand. S'il avait le temps, il écrirait la vie de Talleyrand. Après cela, dînant ailleurs, aurait-il les mêmes grandes admirations? »

mais aussi le plus énergique. Tranquillement, six mois après Waterloo, Louis XVIII dit : « Je ferai la guerre pour la Saxe. » Autre petit discours très original sur Talleyrand *faisant* Bonaparte, lui écrivant tous les jours, lui apprenant la politique, la diplomatie, charmé d'abord des progrès de son élève, ébloui ensuite, écrasé, tombant à genoux dans une admiration sincère... Puis, bientôt, effrayé, se relevant, le regardant : « Qu'est-ce qu'il fait? Mon grand homme, il devient fou. » M. Thiers disait un jour à Gambetta : « J'allais très souvent chez M. de Talleyrand... Il avait beaucoup d'amitié pour moi, mais il était insupportable... Je voulais toujours mettre la conversation sur l'Europe, l'état des affaires, la politique, enfin... Lui, ne parlait jamais que de femmes. J'étais excédé... Un jour, je lui dis : « Mon prince, vous me parlez toujours de femmes, j'aimerais bien mieux parler politique... » Il me répondit : « *Mais les femmes, c'est la politique.* »

On parle de Thiers après la guerre, pendant la Commune. Alphonse de Rothschild, très intéressant, explique les grandes opérations financières auxquelles il a été étroitement mêlé. Il dit qu'il aimait M. Thiers, et que celui-ci cependant l'a très injustement accusé d'avoir été son ennemi. Ils sont restés un an sans se voir, et Thiers disait : « C'est Rothschild qui m'a renversé. »

— Il me l'a dit, interrompt Gambetta.

— Cela n'est pas vrai, répliqua très vivement Alphonse de Rothschild... J'avais évidemment une certaine action sur un assez grand nombre de députés, et j'ai fait durer Thiers six mois de plus qu'il n'aurait duré sans moi. Je disais à mes amis de la Chambre : « Ne renversez pas M. Thiers, ce serait un désastre public... Laissez au moins se terminer les grandes opérations de l'emprunt, il y va du crédit et de la fortune de la France. » Je n'ai jamais tenu un autre langage.

Rothschild et Gambetta pleinement d'accord sur l'esprit routinier de Thiers; il en était resté à l'intérêt à 4 pour 100 : c'était toujours le petit bourgeois étroit et mesquin de la monarchie de Juillet, ne comprenant rien aux affaires d'aujourd'hui, absolument rebelle aux idées modernes (1).

(1) Notes cursives. — « Gambetta et Rothschild, d'accord sur l'esprit routinier de Thiers, resté à l'intérêt à 4 pour 100. Rothschild menaçait de donner sa démission de régent de la Banque. Thiers, resté le petit bourgeois étroit de la

Après le dîner, — j'avais oublié cela, — du Lau, avec beaucoup de grâce, avait porté la santé de Gambetta : tous les verres avaient rencontré le verre de Gambetta... Et celui-ci, debout, dit :

— Moi aussi, je veux porter un toast.

Et levant son verre :

— A la France réparée !

Alphonse de Rothschild alors :

— A celui qui la réparera.

La phrase était vague, et pouvait s'appliquer à Galliffet aussi bien qu'à Gambetta, ou encore à n'importe quel général de l'avenir, mais Gambetta n'hésita pas à la prendre pour lui, chercha pendant quelques instants une phrase à effet qui ne vint pas, et répondit alors tout simplement :

— Ah ! je voudrais bien !

Si le comité électoral de Belleville avait été là, s'il avait vu son Gambetta en compagnie de ces princes et de ces marquis, plus un vaudevilliste, lequel avait intimement connu le Gambetta d'autrefois, le Gambetta du Quartier latin, du café Procope et de l'Hôtel du Sénat !...

Ce vaudevilliste, aujourd'hui, après trois années écoulées, recopie textuellement ces notes dans ce désordre et dans cette incorrection qui témoignent de leur fidélité. Et il remercie de tout son cœur son ami du Lau de l'avoir fait assister à ce dîner historique.

***

Cependant, Gambetta remporte une victoire. Note du 21 mai :

« Gambetta décidément notre maître : il a enlevé hier son scrutin de liste à la Chambre. Le voilà grand électeur de France. Il va avoir *sa Chambre*. Il a annoncé hier que la France avec le scrutin de liste *reprendrait sa marche vers ses destinées glorieuses*. Cela m'inquiète. Toutes les fois que j'ai entendu cette phrase-là, les bêtises étaient près de recommencer. Rochefort, avant-hier, terminait son article de *l'Intransigeant* très

monarchie de Juillet, ne comprenait rien aux idées, aux affaires modernes. Je raconte la réponse d'Anna Des Lions au duc de X... (un prince de la maison d'Orléans) lui envoyant vingt-cinq louis à Londres sous l'Empire. Elle les renvoie en écrivant : « Ah ! monseigneur, ce sont les prix d'avant 1848. » — Oui, dit Rothschild, M. Thiers en était resté aux prix de 1848. »

drôlement : « Un de mes amis, disait-il, jugeant dernièrement en une phrase deux artistes du théâtre de ***, écrivait : « Victorine est si bête, qu'Estelle s'en est aperçue ». Eh bien ! M. Gambetta fait de si mauvais discours que la Chambre s'en apercevra. »

Le discours de Gambetta n'était pas si bête que le dit Rochefort. Il était en tout cas d'une aimable impertinence. Il disait aux députés : « Vous êtes trop bêtes. Ça m'humilie de présider depuis trois ans une Chambre aussi bête que ça. Ça ne peut pas continuer comme ça... Je veux une nouvelle Chambre. Vous ne savez pas comme c'est ennuyeux de vous présider. Quand M. X. parle, ou M. Z, ou Y, vous allez vous promener à la buvette, fumer un cigare sur la terrasse et regarder les jolies réactionnaires du faubourg Saint-Germain qui s'en vont au Bois dans leurs calèches... Et moi, je reste là, toujours là, luttant contre le sommeil... Je ne peux plus aller nulle part sans qu'on me dise : « Mon Dieu, que votre Chambre est médiocre et terre à terre !... » Je veux vous faire faire peau neuve. Quand de jolies personnes me demandent une belle séance, je suis obligé de parler moi-même. Je n'ai pas un spectacle à leur offrir. C'est insoutenable, etc. »

La Chambre d'ailleurs lui a donné raison. Il y a eu huit voix de majorité au scrutin secret et soixante-quinze au scrutin public cinq minutes après... Il y a par conséquent soixante-sept députés qui sont d'agréables spécimens de la lâcheté humaine.

Ce scrutin secret, il ne craignait que cela. Connaissant bien la bassesse de ses députés, au dîner chez du Lau, quand le prince d'Arenberg a dit : « Il y a les cinquante signatures pour le scrutin secret », Gambetta très vivement a dit : « En êtes-vous bien sûr? — Parfaitement sûr, monsieur le président. — Ah ! » Il était inquiet, troublé. Le danger était là. Une fois la lutte engagée à visage découvert, on avait trop peur de lui. Mais sous le masque.

Gambetta veut une Chambre qui le suive docilement dans tout ce qu'il imaginera et entreprendra, qui dise à tout *Amen* et *Bravo*... Il l'aura dans trois mois. C'est bien ce qui m'inquiète. J'ai une peur horrible des gens qui veulent *avoir une grande page dans l'histoire*. Gambetta est de ces gens-là. Et puis ils sont tous garçons autour de lui, et lui-même. Sans feu, ni

lieu, sans femme ni enfants... Une grande aventure ne les effraye pas.

Ce vote arraché à la Chambre marqua pour Gambetta le plus haut point de sa puissance. Ensuite, ce fut le voyage de Cahors, la pompeuse visite au pays natal. Ses ennemis le surveillent et cherchent à l'atteindre. Note du 24 mai :

Le pétard du dîner du Lau va-t-il éclater au moment où Gambetta se dirige vers son doux pays de Cahors? Il part ce soir avec une suite impériale et une cinquantaine de reporters chargés de recueillir ses moindres paroles. Or, hier, *le Clairon* annonçait des révélations sur un curieux dîner réunissant chez un brillant marquis légitimiste (pas si légitimiste que cela, du Lau; je le crois éclectique) : 1° le roi des banquiers parisiens; 2° le républicain le plus en vue; 3° un duc et pair (c'est la Trémoille, on confond avec le déjeuner chez Breteuil); 4° le plus brillant des généraux de cavalerie.

C'est tout. Attendons les révélations.

Rien ne vint; il semblait que la presse fût tenue en respect. Parcourons les notes. Celle-ci, du 26 mai : « Gambetta commence son voyage impérial à Cahors .. » Du 27 mai : « Gambetta a Cahors a réglé ainsi l'ordre de ses réceptions. 1° les voyageurs de commerce; 2° l'armée; 3° la magistrature... » Du 28 mai : « Inouï, ce voyage de Gambetta. D'heure en heure, des dépêches de l'agence Havas... » 30 mai : « Gambetta revient aujourd'hui à Paris après ce voyage de souverain à Cahors. Il a fait trois grands discours et trente ou quarante allocutions... »

C'était un imprudent, un insolent étalage de popularité, et la sanction ne tarda pas. Note du 31 mai :

Le Sénat a l'air de vouloir se rebiffer. Gambetta aurait-il trop joué à l'Empereur? Une commission sénatoriale a été élue hier, qui compte huit membres sur neuf hostiles au scrutin de liste. Mais voilà Gambetta revenu. Rendra-t-il le Sénat aussi souple que la Chambre des députés? Personne au fond n'en veut, de ce scrutin de liste. Personne, si ce n'est Gambetta... On sent bien que ce sera l'instrument de sa grandeur. Le Sénat tiendra-t-il ferme jusqu'au bout? J'en doute... Il capitulera...

Le Sénat ne capitula pas. Note du 10 juin :

Échec au roi !... Le Sénat s'est rebiffé... Par 148 voix contre 114, il a repoussé le scrutin de liste. Toute la combinaison de Gambetta s'écroule, et M. Grévy l'emporte. C'est la faute au voyage de Cahors. Gambetta a trop tôt joué à l'Empereur. Il avait accepté depuis deux ou trois mois cette malheureuse invitation. Le hasard a fait que l'expédition a dû avoir lieu entre le vote de la Chambre et le vote du Sénat. L'impression a été détestable sur le Sénat et, il faut bien le dire, sur le pays.

Dans le tumulte des polémiques, voici qu'apparaît le dîner chez du Lau. Rochefort, le 11 juin, en tire parti; il renvoie Gambetta « ignominieusement à ses évêques dont il rêve d'augmenter les traitements, à son Galliffet, dont il fait crier les carrosses sous son poids énorme, et à ses tête-à-tête avec Rothschild. » C'est tout : l'allusion ne sera ni développée, ni même reprise.

***

Cependant approchent ces élections, dont Gambetta avait voulu changer la loi. L'une des raisons (raison petite, accessoire, mais réelle) qui l'y avait incité, c'avait été son désir d'élargir pour lui-même son cercle électoral. En effet, député de Belleville depuis 1869, il ne laissait pas de sentir l'incommodité du lien qui l'attachait au quartier rouge. Il devenait de moins en moins radical, Belleville devenait de plus en plus révolutionnaire. Belleville lisait chaque matin l'article de Rochefort, et Rochefort chaque matin insultait Gambetta. Gambetta abandonnerait-il Belleville? Sa situation dangereuse, délicate, défrayait la chronique. Je trouve ici dans les notes :

La petite X... un soir, aux Variétés, me disait :

« Voyez-vous, dans la vie, tout dépend du premier amant! » Belleville a été le premier amant de Gambetta. Je crois que cela lui coûtera cher, et à nous aussi...

Ceci encore, autre écho de coulisse et de politique :

Gambetta s'acharnant à rester député de Belleville, cela me rappelle un mot de je ne sais quelle petite actrice qui me disait : « J'ai bêtement commencé avec un méchant cabotin de Belleville. Mais dame, ça n'a pas duré longtemps, et depuis que j'ai pu venir m'installer boulevard Haussmann, — bien le bonsoir, Belleville! » Gambetta, lui aussi, depuis longtemps aurait dû dire : « Bien le bonsoir, Belleville! »

Mais Gambetta avait une âme romantique, artiste; il lui déplaisait de manquer à la fidélité, aux souvenirs et aux amitiés. Il restait donc à Belleville, et quelle que fût l'autorité de sa parole, n'envisageait pas sans souci de rencontrer ses électeurs. Il avait raison d'être soucieux, l'événement le montra. Note du 19 août 1885 :

Tumulte effroyable hier soir à Belleville. Gambetta hué, sifflé, ne pouvant réussir à se faire entendre, obligé de lâcher la partie au bout d'une demi-heure de lutte et de bataille... Il a traité ses anciens amis de Belleville d'*esclaves ivres*, de *braillards*, de *gueulards*. La réunion de vendredi dernier était composée d'un millier de personnes triées sur le volet. Hier soir encore, Gambetta a tâché de faire une fausse réunion publique, mais le hangar de menuisier où il devait parler était immense, pouvait contenir cinq ou six mille personnes. Le triage devenait difficile. Il n'a pu se faire, et Gambetta a vu de près ses électeurs de Belleville. *Belleville*, c'est la France, s'écriait Gambetta. *Montmartre*, c'est la France, lui répond Clemenceau. Double erreur.

A la réunion du 16, à Belleville, répliques textuelles :

Gambetta, dominant le tumulte : — Silence à ceux qui n'ont ni conscience ni pudeur!

Une voix : — Comme toi, gros cochon.

Gambetta : — Silence aux braillards! Silence aux gueulards! etc...

Deux heures après, rue de Surène, on corrigeait les épreuves du compte rendu destiné à *la République Française*. Étaient présents : Ranc, Spuller, Reinach. On enlève : *Comme toi, gros cochon...* Tout le monde d'accord là-dessus. Ranc et Spuller veulent également faire disparaître : *gueulards*. Résistance de Gambetta : *Le mot a été entendu, dit-il, il faut le laisser, et puis cela serait choquant chez un autre, pas chez moi... Je parle ma langue à moi, le public y est habitué.*

Et on a maintenu *gueulards*.

Gambetta fut élu, mais bien juste : à huit voix de majorité dans un arrondissement, à trois cent cinquante dans l'autre.

* * *

Revenons au dîner chez du Lau. Rochefort avait laissé tomber ce beau thème. Il faut attendre le mois de novembre pour trouver dans

la presse un récit circonstancié de la soirée. Le voici, tel qu'il parut dans le *Figaro* :

UN DINER DE RÉGENT

Novembre 1881.

Un grand financier de Paris, le baron de X..., désirait vivement, au mois de mai dernier, faire la connaissance de M. Gambetta. Un ami aimable et complaisant organisa, à cet effet, un dîner intime et il fut décidé qu'on s'y réunirait chez le marquis de X... qui connaissait le dictateur. Les convives, si je ne me trompe, étaient le baron de X... le général de X..., le prince de Z..., le duc Y... et quelques autres seigneurs de moindre importance.

Le président Léon arriva pimpant et superbe au rendez-vous; camélia à la boutonnière, escarpins à boucles, chaussettes de soie, mouchoirs parfumés, etc... Les présentations faites, on se mit à table, l'amphitryon plaça à sa droite le noble étranger. L'enfant de Cahors était rayonnant; il arrivait, il est vrai, de son fameux voyage triomphal, le cœur, la tête et les yeux pleins encore des ovations, des transports de sa ville natale et de la province enflammée.

Il serait difficile de donner une idée de la désinvolture, de l'entrain, de l'esprit charmant, de la gentilhommerie exquise du député de Belleville : enfin c'était Richelieu, Lauzun et Morny, tout à la fois ! Parler du dîner serait superflu : les vins, particulièrement, étaient délicieux. Au milieu du repas, renversé sur son siège, tenant en main, à hauteur de l'œil, le cristal où miroitait un nectar sans pareil, le galant convive en détaillait avec une emphase et avec une loquacité de connaisseur et de négociant les qualités précieuses : « Quel velouté, cher marquis, en s'adressant à son hôte, et quel bouquet ! Ce vin est une merveille ! Il a une âme, il est animé, il a des jambes, il a du corps. C'est un parfum, c'est un nectar ! Il possède tout ! De ma vie, palsambleu, marquis, je n'en ai bu de semblable !... D'où vient-il donc ? — Des caves du baron, fit le marquis, en désignant son voisin. »

Le baron se leva, et plein de reconnaissance et d'opportunisme à la fois, et de patriotisme, il se crut tenu à remercier.

Saisissant son verre : « Je bois, messieurs, dit-il en s'inclinant gracieusement devant le gros Génois, au grand Français, à l'homme intelligent et fort, que vient d'acclamer la France et qui nous sauvera demain. » Là, pour être tout à fait véridique, il y eut un léger froid ; puis les convives, seigneurs fort bien élevés, s'associèrent bruyamment, mais un peu vaguement, à ce toast inattendu, le bon goût d'ailleurs, et le bon ton interdisant de répondre par des discours.

On n'était point à un banquet.

Après cet incident, le dîner s'acheva d'une façon très gaie; on causa de tous et de tout. La tenue de l'ami de Coquelin, on doit lui rendre cet hommage, fut de tous points irréprochable, et le nouveau régent de France fut raffiné jusqu'au bout des ongles.

« En vérité, fit le président, je ne saurais vous dire, messieurs, combien je suis heureux de cette réunion. Ah! que de dissentiments, que de malentendus seraient évités, si l'on pouvait ainsi se voir souvent, s'apprécier et se comprendre ! Vous aviez la bonté de parler de moi tout à l'heure et de prévoir l'avènement d'un grand ministere composé de personnages sérieux et capables. Eh ! mon Dieu ! j'en sens la nécessité aussi bien que vous. Certes, je ne m'aveugle pas sur le mérite des hommes actuels. Ferry, entre nous, n'est pas autre chose qu'un cuistre ; Fabre dépasse les bornes de l'imbécillité ; tout cela, à vrai dire, est purement provisoire. Au sujet du choix d'un ministre de la Guerre, en particulier, j'ai longuement réfléchi. C'est dans l'histoire des peuples, dans l'étude des institutions et des nations étrangères, qu'il faut chercher des enseignements. C'est là que je puise mes leçons, messieurs, car, il ne faut pas vous y tromper, le bien, l'avenir de notre pays, seuls me préoccupent et m'absorbent.

« Or, en remontant le passé, en France, même en Angleterre, partout, enfin, j'ai constaté que les meilleurs, les plus grands ministres de la Guerre n'étaient point des généraux. Il faut que la capacité militaire soit doublée d'un politique homme d'État, d'un homme de cabinet. Je vous en demande pardon, mon cher général, fit l'ex-dictateur, adressant un gracieux sourire à l'un des convives; mais vos grandes qualités d'homme de guerre sont trop précieuses, pour ne point les utiliser dans les camps ou sur un champ de bataille. Ainsi donc, j'ai le projet, je puis vous l'avouer entre nous, de mettre Freycinet à la tête

du département de la Guerre, avec ces deux bras droits, le général de Miribel et le général Lewal.

« Quant à notre représentation à l'étranger, je n'en disconviens pas, elle laisse fort à désirer. Tout cela est à modifier. On me calomnie, on me méconnaît, lorsqu'on me croit entiché des produits des nouvelles couches. Je sais trop ce que valent les grands noms de France, la vieille aristocratie du pays, pour ne point en parer la République. C'est précisément sur vous, messieurs, que je compte pour dissiper tous ces malentendus, pour faire cesser ces méchantes bouderies. L'amour de la France doit nous réunir tous, effacer toutes les divisions de parti. Tenez, vous avez un homme que j'apprécie beaucoup, plein de tact, esprit modéré, profond, qui doit nous revenir nécessairement : « Vogué. »

Rien de plus plaisant, paraît-il, que ce ton d'aimable et protectrice familiarité avec lequel l'épicier du Lot affectait de désigner « Vogué » tout court, le marquis de Vogué.

— Il a été fort bon à Vienne, nous l'y renverrons ! Duchâtel ira à Londres; vous comprenez bien que nous ne pouvons y conserver ce pauvre Challemel-Lacour, tout à fait dépaysé là-bas. Du reste, je mettrai au quai d'Orsay un des vôtres, vous n'aurez pas à vous plaindre : le comte de Chaudordy.

Les convives se regardèrent un peu étonnés.

— Je l'ai vu de près à Tours, il saura nous relever.

Cette conversation est, paraît-il, fort authentique; nous ne savons si, depuis, l'illustre homme d'État a modifié ses projets; mais tels étaient, ce soir-là, les projets qu'il voulait bien dévoiler à ce petit cénacle de gentilshommes. Les événements, faut-il l'avouer, ont quelque peu contrarié l'enfant de Cahors. Le Sénat a malencontreusement repoussé le scrutin de liste, glorieux plébiscite qui devait conduire Léon à l'Élysée; les esclaves ivres de Belleville ont manqué d'enthousiasme et de courtoisie à l'égard de leur ancien favori, et la rue, hélas! ne lui appartient plus aujourd'hui. Voilà pourquoi nous ne reproduisons qu'à titre de document rétrospectif, les détails de cet intéressant repas.

SAINT-SIMON.

Mon père classa ce document parmi ses notes, inscrivant dans la marge ces mots : « La comparaison avec mon récit démontrera

l'inexactitude de cet article. Peut-être était-il curieux de confronter la grosse image publique et le dessin délicat. »

III. — LE TROISIÈME DINER

Un long temps passe, et chargé d'événements. Gambetta a tenté toute sa fortune et l'a manquée. Il a pris en main la présidence du Conseil. « Nous allons avoir, écrivait mon père le 10 novembre, le *grand ministère* Gambetta, Freycinet, Jules Ferry, Léon Say, Challemel-Lacour. Ce sera chose faite demain ou après-demain. Gambetta sera complètement maître de la Chambre. » Rien de tout cela n'arriva. Freycinet, Jules Ferry, Léon Say, Challemel-Lacour, se récusèrent, et Gambetta, ne voulant pas avouer sa défaite, composa en hâte un ministère d'amis obscurs. Là dessus, s'exerce la plaisanterie parisienne, et cet esprit de mot qu'alors on prisait tant; note du 14 : « Gambetta a certainement de l'étoffe, disait ce soir quelqu'un chez Pailleron, mais pas assez pour tant de doublures. » Gambetta était perdu, les parlementaires avaient conspiré sa chute. Il leur donna partie belle par ses imprudences, ses agitations. Il engagea le rachat des Compagnies de chemins de fer, l'expédition d'Égypte, la revision de la Constitution. Tout cela en trois mois. Et, sur la question constitutionnelle, il fut *précipité*.

Comment prit-il cette chute? Note du 29 janvier :

Gambetta radieux, paraît-il; Galliffet l'a vu, libre et léger comme l'eau. Il va ne se mêler de rien. A quoi bon? Rien ne marchera, on reviendra à lui à genoux, pieds et poings liés. Alors, il fera ses conditions, et ce sera son vrai ministère.

Libre et léger comme l'eau, tel nous le voyons dans ce dîner du 27 mai dont voici le récit :

27 mai.

DÎNER chez Yung avec Gambetta, Coquelin aîné et cadet, de la Comédie française, Mézières, de l'Académie française, Mme Versigny, Paul Déroulède, Joseph Reinach.

Discussion sur le divorce, joli mot de Mme X..., qui dit : *L'adultère du mari est quelquefois un égard pour la femme.* Après le dîner, Gambetta charmant, parlant peinture. Sur Courbet, anecdote admirablement racontée, un peu trop en acteur, mais en grand acteur. Un excellent comédien utilisant

ses défauts. Tout lui sert : d'être gros, d'être borgne, d'être gasconnant. On a parlé du divorce pendant le dîner, on mourait de rire de tout ce qu'il disait. Un autre aurait dit cela, on n'aurait pas bronché. C'était le geste, l'accent, ce mélange singulier de sérieux et de burlesque dans le geste et dans la voix.

Je reviens à Courbet. Gambetta l'a beaucoup connu, a vécu avec lui, l'imite à merveille. Coquelin, qui s'y connaît, était ravi. Il connaissait toutes ces histoires et me disait d'avance : « Attendez, vous allez voir », il se pâmait devant les drôleries de geste et d'accent de Gambetta. Un grand comédien admirant un grand comédien. Et sans jalousie. Ils ne jouent pas sur le même théâtre.

C'était chez Khalil Bey, là où se trouvait ce fameux tableau, le chef-d'œuvre, paraît-il, de Courbet : *l'Origine du monde.* Une femme nue, sans pieds et sans tête. Après le dîner, on était là, regardant... admirant... On s'épuisait en phrases enthousiastes : C'est merveilleux... (Un chef-d'œuvre, paraît-il), Courbet ne bronchait pas... On recommençait... Cela durait depuis dix minutes. Courbet n'en avait pas assez. A la fin, on s'arrêta, on ne trouvait plus rien. Courbet alors de dire avec sa grosse voix grasseyante et traînante :

— Vous trouvez cela beau... et vous avez raison... Oui, cela est beau... Oui, cela est très beau, et tenez, Titien, Véronèse, LEUR Raphaël, MOI-MÊME nous n'avons jamais rien fait de plus beau...

Gambetta a dit ce LEUR Raphaël et le MOI-MÊME en grand artiste. Il n'en finissait pas avec le MOI-MÊME. Gambetta en avait plein la bouche. Il y en avait toujours. C'était admirable. Coquelin lui-même était émerveillé.

Un jour, Gambetta regardait une étude de Courbet et le félicitait :

— Comme cela est juste, lui disait-il, comme tu vois clair!

— Si je vooa clair, je vooooa trop clair. Cela me geeèeene. C'est-à-dire que je serai forcé de me crever un œil pour voooar moins clair.

Un jour, et cela est beau, Gambetta arrive et Courbet lui dit :

— Ah! te voilà, attends, je vais te montrer le portrait d'un ami que j'ai.

Il prend un tableau contre le mur, et le retourne. C'était

une étude de chêne. « Admirable, dit Gambetta. Une chose étonnante. » Et Courbet de dire :

— Oui, c'est mon ami. Il est là tout près, seul, absolument seul. Sur une colline... J'allais souvent le voir... Il avait une existence propre. Il vivait, il respirait. Je me suis pris d'affection pour lui, et un jour je lui ai dit : « Attends, je vais faire ton portrait. » Et je l'ai fait.

Daubigny arrive un jour chez Courbet qui était en train de se débarbouiller. Une étude était sur un chevalet. Daubigny, le père Daubigny (il était vieux), regarde cette étude.

— C'est admirable, dit-il, c'est admirable.

Et Gambetta imite extraordinairement bien Courbet répondant, la tête enfouie dans son éponge :

— Je crois bien que c'est admirable... Tu ne serais pas seulement f... de le copier.

Gambetta nous a raconté ensuite de très amusantes anecdotes sur Cousin et Jules Simon. Mais il disait : « Ah ! il faut entendre Simon raconter cela. C'est merveilleux. C'est un si grand comédien !... » J'avais envie de répondre : « Et vous donc, mon cher Gambetta ? »

***

Mon père ne devait plus rencontrer Gambetta. Il s'intéressa à ses derniers efforts avec, semble-t-il, une sympathie qui paraît dans ses notes. Celle-ci, du 2 juin 1882 :

Hier, vote de confiance à Freycinet sur la question égyptienne. Il avait pataugé, la Chambre était houleuse et mécontente. Gambetta croit l'occasion propice, monte à la tribune, attaque Freycinet très vivement. Brusque revirement. La Chambre, en haine de Gambetta, donne une grosse majorité à Freycinet. Voilà par quels hommes nous sommes gouvernés.

Et, peu de mois après, le denouement. Du 3 décembre 1882 :

Gambetta blessé à la main. A ce sujet, mille commérages... C'est une femme abandonnée qui, etc., etc. Ses amis affirment qu'il s'est blessé la main en jouant avec un revolver. Il a la manie du tir et des armes à feu. — Gambetta, en somme, bien diminué. Il a été presque *tout*, tant qu'il n'a été *rien*; il n'est presque plus *rien* depuis qu'il a été *tout*.

Du 31 décembre :

Gambetta très mal, dit-on.

Et le 1er janvier :

Gambetta mort. L'année commence par ce coup de tonnerre. Il est mort hier soir 31 décembre à minuit moins cinq. Il était décidément malade, malgré les dénégations de ses amis. Pourquoi ce mystère (1)? Gambetta était aimable, spirituel et bon. Personnellement, il est à regretter. Politiquement, on ne sait que dire... Il n'était plus rien, ni conservateur, ni révolutionnaire; il était gambettiste...

Du 6 janvier :

Obsèques de Gambetta. Conduit Élie et Daniel au balcon de l'hôtel d'Alphonse de Rothschild, l'hôtel Talleyrand, au coin de la rue Saint-Florentin et de la rue de Rivoli. De là, vue admirable. Toute la place de la Concorde. On voyait le cortège sur une étendue immense, sortant du pont de la Concorde, traversant la place, tournant devant nous et allant se perdre tout au bout de la rue de Rivoli. Très beau spectacle. Défilé de deux heures un quart. *Le Temps*, ce soir, dit *cent mille* personnes. Toute l'École polytechnique. Deux à trois mille étudiants. Des chars remplis de couronnes. Des députations de la France entière : c'était cela le plus curieux, ce défilé de deux à trois cents groupes de petits politiciens de province venus de tous les coins de la France chacun avec leur couronne. *Les nouvelles couches sociales, la petite bourgeoisie*, les vrais maîtres de la France. Gambetta, c'est leur Dieu. Il a dit ce mot : « A vous la politique, à vous la France... » Il leur a ouvert la terre promise. — Trop de francs-maçons, burlesques absolument, avec leur air d'importance et de gravité.

Quelques appréciations enfin, à travers lesquelles on devine la rumeur des conversations, des jugements contrastés :

Au dedans, il aurait pu être bien utile, se mettre en travers de la démagogie débordante, et cependant une chose l'aurait

(1) Il est hors de doute que Gambetta est mort d'une crise d'appendicite mal diagnostiquée et qu'une opération, que Lannelongue voulait faire, aurait pu le guérir. La blessure à la main avait été légère. Quant à l'origine de cette blessure, le mystère subsiste, et les hypothèses proposées sont nombreuses. Il se peut d'ailleurs fort bien que l'explication simple, l'accident, soit aussi l'explication vraie.

gêné pour être vraiment gouvernemental, cette rage contre le catholicisme.

Au dehors, il pouvait être, selon les circonstances, ou très précieux ou très dangereux.

Très précieux, la guerre une fois déclarée. Il aurait peut-être su entraîner la France. Mais très dangereux, car il aurait probablement amené la guerre trop tôt...

Un mot juste : la France n'a pas perdu *un* grand homme, mais la République a perdu *son* grand homme...

Gambetta était une force qui n'était pas de force.

Encore quelques échos de conversation, retours sur le passé, sur ce qui n'a pas été, ce qui aurait pu être :

Vu M. Mignet ce matin. Étonnant de verdeur et d'intelligence avec ses quatre-vingt-six ou quatre-vingt-sept ans. Raconte des souvenirs de jeunesse. Parle de Talma venant à Aix vers 1820 pour jouer quatre tragédies. Ils écrivent à Talma, vont le voir à l'hôtel. Il les reçoit très bien. Pas spirituel, pas brillant, mais parlant très bien de son art.

Parlé de Gambetta. Erreur de M. Mignet : il croit que M. Thiers, s'il avait vécu, aurait contenu, modéré Gambetta, l'aurait eu docile, souple, obéissant comme ministre ou comme chef de sa majorité. Erreur. Gambetta bien vite se serait cabré, révolté. Il n'aurait jamais su se résigner à être *second*.

Encore une rumeur... un retour... Gambetta déjà n'est plus qu'un souvenir :

Mort subite du général Chanzy, cinq jours après Gambetta. — Chanzy, Gambetta étant mort, allait jouer un rôle politique, aurait probablement remplacé Grévy.

Chanzy, Gambetta, les deux hommes de la guerre de 1870, morts tous deux jeunes; morts Thiers, Crémieux, Jules Favre, Clinchant; Trochu disparu dans la retraite, se tuant lui-même; Faidherbe impotent, paralysé; mort, Bourbaki; mais en revanche vivant, Bazaine qui a mérité cent fois la mort par sa conduite à Metz. — En Allemagne, au contraire, vivants, l'empereur Guillaume, Moltke et Bismarck...

LUDOVIC HALÉVY.